

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Les miroirs tournants**  
La poésie brossardienne

Jocelyne Felx

Numéro 57, printemps 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38184ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1990). Compte rendu de [Les miroirs tournants : la poésie brossardienne]. *Lettres québécoises*, (57), 32–32.

par Jocelyne Felix

# LES MIROIRS TOURNANTS

## LA POÉSIE BROSSARDIENNE

À tout regard de Nicole Brossard, Montréal, BQ, 1989, 197 p., («Bibliothèque québécoise, Littérature»), 7,95\$.

Installation de Nicole Brossard, Trois-Rivières, Écrits des Forges/Castor Astral, 1989, 125 p., 8\$.

Ces deux recueils rassemblent toutes les ressources de la langue brossardienne. J'y retrouve avec plaisir les paramètres de cette démarche qui puise constamment, pour l'épuiser, à la ressource du sens. À tout regard et Installations, qui se sont mérités le Grand Prix de poésie de la Fondation Les Forges 1989, inscrivent au cœur de cette architecture qui fait passer dans le langage la mise en question de son pouvoir, une respiration singulière et la fulgurance d'un frisson nouveau. Personnellement, m'étonnera toujours au fil des romans, des essais, des poèmes, cette sorte d'ubiquité et d'éternité de principe qui fait les œuvres de Nicole Brossard parentes sans abîmer leur grande autonomie de conception.

D'entrée de jeu, il est heureux que le jury de la Fondation Les Forges ait choisi de coupler ces deux œuvres tant l'une prend résonance dans l'autre, malgré les différences de forme, d'intonation, de souffle et d'orchestration de la phrase ou du vers. Ajoutons que contrairement au deuxième titre, le premier, À tout regard, n'est que partiellement inédit, plusieurs suites étant précédemment parues séparément à la Nouvelle Barre du jour, en 1985 et 1986.

D'un livre à l'autre, nous retrouvons donc la même thématique rattachée au corps, à la passion, à la figure lesbienne et à l'intellect. Elle postule toute une métaphysique emportée dans un glissement calculé qui excède la science qui la sous-tend. Volte-face ou juste retour des choses, au fur et à mesure de la lecture, l'itinéraire discipliné de l'écriture se déleste peu à peu d'une part de son ton discursif. Il est vrai que les premières suites du recueil À tout regard, déjà parues à la NBJ, n'épousent pas encore cette veine limpide des derniers poèmes. Tout se passe donc, d'un livre à l'autre, comme si le souci consciencieux des préliminaires, avant tout philosophiques, devait retrouver, tel qu'il est exprimé dans À tout regard, le sol ferme où tout repose «parmi/l'énergie bruissante des journées» (p. 191). Ce n'est donc pas par hasard si la riche plongée dans les émotions, plus «dé/tendue» dans le recueil Installations, couve déjà depuis plusieurs suites de À tout regard. Elle éclot dans le «je» intime de la dernière, intitulée «D'apaisement», tout aimantée par le beau signe de l'approche : «Je vais m'approcher» (p. 183), «Je m'approche» (p. 182). D'ailleurs, ce leitmotiv infère merveilleusement la ductilité de la langue brossardienne qui, loin d'obéir à une improbable obligation de repliement ou de renfermement, agit en tremplin de la pensée, en particule d'énergie constamment projetée au-delà des lignes et des univers. Étrangement, le sens de ce thème est à rapprocher du terme chinois «lin» signifiant «l'approche» et dont l'acception ancienne est «grandir», indiquant un temps de progrès rempli d'espérance joyeuse. En fait, le temps, chez Brossard, n'est pas recommencement des cycles saisonniers mais croissance continue du passé vers l'incantation de la chose à venir. Valéry disait de l'avenir qu'il est «la parcelle plus sensible de l'ins-

tant». J'avoue que la conscience de l'avenir, fondue au thème de l'approche et irradiant vers la joie autant que vers la frayeur, devient ici l'un des plus beaux motifs sous-tendant les deux recueils :

*Je vais m'approcher  
de la vie, l'ampleur des sens  
la couture fragile  
exister est chaud  
belle synthèse des lèvres (p. 189).*

De façon plus résolue, me semble-t-il, dans ces deux recueils, Brossard revient à l'existence comme à un milieu dans lequel se comprend la communication des corps. La mise en jeu de la vie, ce moment privilégié dans la constitution du sens, y est presque aussi essentielle que la pure conscience, chose que l'on a habituellement de la difficulté à voir chez cette poète quand on ne force pas la lecture sous toutes ses coutures, mais que ces deux livres rendent merveilleusement explicite. Le jeu de l'écriture traite les mots tels les miroirs tournants de certains appareils de mesure servant à apprécier de très petits angles. Tant de signes chez Brossard nous obligent à reconnaître les mots un à un, pour mieux en orienter le faisceau unique vers une infinité d'autres soulignant toutes les résonances de la langue, du chatolement (presque oriental) des sons à l'extrême lucidité. Car les miroirs tournants de Brossard n'ont de cesse qu'ils ne soulèvent «la paupière et l'évidence/par en-dedans instinctivement» (p. 171).

Mais c'est sûrement le recueil Installations qui consacre, comme il est si bien dit dans ce recueil, «le tout bas de la voix» (p. 109), allant, à l'inverse des tensions, vers un certain dépouillement. Une composition plus conventionnelle «s'installe» dans le livre. Un titre chapeaute chaque poème, se donnant presque l'autorité d'un sujet. S'inspirant peut-être de cet «espace-exposition» des installations en arts plastiques, le recueil offre une collection d'indices souvent concrets. Cette sorte de sobriété presque vertueuse qui déplace le jeu de la distance et de l'analyse, je la crois apte à réconcilier certain(e)s lecteurs/lectrices avec cette écriture dont Pierre Nepveu dit, dans son excellente préface à À tout regard, qu'elle conserve «après une trajectoire de vingt-cinq ans, la réputation d'être hermétique et inaccessible» (p. 9).

Il y a donc ici une merveilleuse simplicité qui ne concède rien à la facilité, un passage à gué du réel, passerelle fragile entre l'humain et le surhumain, entre le silence et l'éternité, entre le sexe et le texte, entre la ligne et la spirale, et qui n'élude pas la mort même si «les poèmes ne sont pas faits pour ça» (p. 75) :

*Ces moyens beaux que nous prenons  
pour contourner la mort  
ne négligeant pas  
ce dépaysement violet de nos yeux  
de lier conversation et de bouger  
la tête en des raccourcis concertés  
synthèse de parcours  
je suis physiquement habituée à l'existence (p. 64).*